



Il entra dans le cabinet de travail du maître du logis. (Page 190.)

— Je le crois, Marian. Les hommes les meilleurs ne sont pas absolument conséquents en faisant le bien. Pourquoi les plus méchants le seraient-ils en faisant le mal. Je le soupçonne, en outre, d'avoir voulu vous effrayer par des menaces d'une exécution difficile ou impossible. Maintenant que sir Percival est mort, maintenant que mistress Catherick est libre de tout contrôle, je doute qu'il puisse nous tourmenter beaucoup à l'aide du propriétaire de l'hospice. Mais poursuivons. Qu'a dit le comte à mon sujet?

— C'est en dernier lieu qu'il a été question de vous. Ses yeux alors se sont éclairés et ont pris une expression plus dure; son attitude est redevenue ce que je l'avais vue autrefois, ce mélange d'impitoyable résolution et de raillerie vantarde qui le rend si difficile à pénétrer: « Mettez M. Hartright sur ses gardes, me disait-il, du ton le plus hautain qu'il puisse prendre. Il a affaire, maintenant, à un homme de tête, à un homme pour qui les lois et les conventions sociales sont tout bonnement matière à chiquenaudes... Qu'il n'essaye donc pas de se mesurer avec moi. Si mon regrettable ami avait voulu prendre mes conseils, c'est le cadavre de M. Hartright qui aurait fourni matière à l'enquête du coroner. Mais mon respectable ami avait la tête dure. Voyez, cependant, je porte son deuil, — dans mon cœur, intérieurement; au dehors, sur mon chapeau. Ce crêpe vulgaire est l'interprète de regrets que j'invite M. Hartright à respecter. Ils pourraient se transformer en des haines incommensurables, s'il se hasardait à les troubler. Satisfait de ce qu'il a obtenu et de ce que, pour l'amour de vous, je ne veux pas lui contester, qu'il sache s'en tenir là! Dites-lui (en lui faisant mes compliments) que s'il me force à sortir de mon repos, c'est avec Fosco qu'il lui faudra se débattre. Or, dans cet anglais que parle le peuple, je le préviens que Fosco n'a jamais « boudé » devant qui que ce soit! Ma chère lady, bien le bonjour!... » Ses yeux, d'un gris froid, s'arrêtèrent sur mon visage;

il ôta solennellement son chapeau, — s'inclina devant moi, tête nue, et me laissa là.

— Eh! quoi? sans revenir sur ses pas, sans rien ajouter à ses paroles d'adieu?

— Au coin de la rue il se retourna, m'envoya un salut de la main, et ensuite la posa sur son cœur, par un geste dramatique. A partir de ce moment, je le perdus de vue; il disparut, tournant le dos à notre maison, et je revins, en courant, trouver Laura. Mais, avant même d'être rentrée, j'avais décidé qu'il fallait partir. Maintenant que le comte la connaissait, notre maison (plus spécialement en votre absence) devenait, au lieu d'un asile, un endroit fort périlleux. Si j'eusse été bien assurée de votre retour, j'aurais peut-être risqué de vous y attendre. Mais je n'étais certaine de rien, et j'ai dû agir sous l'impulsion du moment. Vous aviez parlé, avant de nous quitter, de nous transporter dans un quartier plus tranquille et au sein d'un air plus pur, dans l'intérêt de la santé de Laura. Je n'eus donc qu'à lui rappeler ces paroles, à lui suggérer l'idée de vous surprendre et de vous épargner de l'embarras en opérant cette translation pendant votre absence, pour lui faire partager mon envie de déménager au plus vite. Elle voulut m'aider elle-même à mettre en paquets tous vos instruments de travail, et à les ranger ici dans votre nouvel atelier.

— Comment avez-vous eu l'idée de vous en venir de ce côté?

— C'est tout simplement, faute de mieux connaître les environs de Londres dans toute autre direction. Je comprenais la nécessité de m'éloigner autant que possible de notre ancien logement, et je connaissais un peu Fulham, pour y avoir jadis été en pension. J'envoyai un messenger chargé d'un billet, pour le cas où le pensionnat existerait encore. Effectivement, il existait; les filles de mon ancienne maîtresse le dirigeaient en son lieu et place; et, d'après les instructions que j'avais envoyées, elles retinrent pour moi ces appartements. Quand le messenger fut de retour, m'apportant la nouvelle

adresse, je n'avais plus que le temps bien juste de vous prévenir par la poste. Nous partîmes après la tombée de la nuit, nous arrivâmes ici sans avoir été le moins du monde observées. Ai-je bien agi, Walter? ai-je justifié votre confiance en moi?

Je mis dans ma réponse toute la chaleureuse reconnaissance que je ressentais. Mais tandis que je parlais, j'observais sur sa figure une inquiétude persistante; et la première question qu'ensuite elle m'adressa fut relative au comte Fosco.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Non-seulement on était étonné du calme qui régnait dans toutes ces maisons habitées cependant de bas en haut, mais on était saisi et pour ainsi dire stupéfait de l'absence du mouvement ou de quelque chose qui révélât la vie.

On pouvait croire certainement tous les locataires pétrifiés ou foudroyés.

Parmi toutes ces habitations, celle de Chrysostôme Lefert était celle qui semblait la plus inhabitée.

Elle n'était pas dans l'alignement de la rue. Elle était cachée dans un renforcement au centre duquel, en approchant de très-près, on apercevait une grande et épaisse porte de chêne cintrée, séparée en deux parties, et revêtue de distance en distance de gros clous à tête ronde, comme on en peut voir encore aux portes des vieux hôtels du Marais.